

# Le roman du caniche : [suite]

Autor(en): **Cherville, G. de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **23 (1885)**

Heft 22

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-188750>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

saura jamais ce qui s'est passé dans cette grande âme au moment suprême!... Il n'appartient à personne de le définir. Ce n'est pas d'aujourd'hui, du reste, que le célèbre poète a affirmé ses convictions religieuses. Voici un fragment du discours prononcé par lui, sur la tombe de Balzac, en 1850, qui peut être considéré comme le plus beau morceau d'éloquence de Victor Hugo, et qui restera certainement comme la plus énergique profession de foi spiritualiste de celui que la France pleure aujourd'hui :

« Messieurs, quelle que soit notre douleur, en présence d'une telle perte, résignons-nous à ces catastrophes. Acceptons-les dans ce qu'elles ont de poignant, de sévère. Il est bon, peut-être, il est nécessaire, peut-être, dans une époque comme la nôtre, que de temps en temps une grande mort communique aux esprits dévorés de doute et de scepticisme un ébranlement religieux. La Providence sait ce qu'elle fait, lorsqu'elle met ainsi le peuple face à face avec le mystère suprême, et qu'elle lui donne à méditer la mort, qui est la grande égalité et qui est aussi la grande liberté.

La Providence sait ce qu'elle fait, car c'est là le plus haut de tous les enseignements. Il ne peut y avoir que d'austères et sérieuses pensées dans tous les cœurs, quand un sublime esprit fait majestueusement son entrée dans l'autre vie; quand un de ces êtres qui ont plané longtemps au-dessus de la foule avec les ailes visibles du génie, déployant tout à coup les autres ailes qu'on ne voit pas, s'enfonce brusquement dans l'inconnu.

Non, ce n'est pas l'inconnu : non, je l'ai déjà dit dans une autre occasion douloureuse, et je ne me lasserai pas de le répéter ; non, ce n'est pas la nuit, c'est la lumière ! Ce n'est pas la fin, c'est le commencement ! Ce n'est pas le néant, c'est l'éternité ! N'est-il pas vrai, vous tous qui m'écoutez ? De pareils cercueils démontrent l'immortalité : en présence de certains morts illustres, on sent plus distinctement les destinées divines de cette intelligence qui traverse la terre pour souffrir et pour se purifier, et qu'on appelle l'homme ; et l'on se dit qu'il est impossible que ceux qui ont été des génies pendant leur vie ne soient pas des âmes après leur mort ! »

### On capitaino que n'âmè pas tant remoâ.

A n'on camp dè Bire, y'a on part d'ans, lo capitaino M..., qu'avâi dâi deints gatâières, lâi avâi adrâi mau. L'avâi la machoire tot ein papetta, rappoo à dâi z'apcès que provegnont dè sè crouiès deints, et souffressâi destrâ, avoué cein que ne poivè ni bâirè, ni medzi, et que l'avâi la téta coumeint on quar-téron.

On matin, ye restè à lhi et fâ criâ lo mâidzo dâo camp, que lo vint vairè et que lâi dit que l'allâvè lâi envoi oquîè po lo soladzi. On momeint après, on bastoubârè arrevè avoué dâi sangsuès.

— Que volliâi-vo fèrè dè clliâo pouetès bêtes ? lâi fâ lo capitaino.

— Eh bin, l'est por vo, capitaino, repond l'infirmier, lo majo m'a de dè vo lè veni posâ.

— Mâ ne m'a rein de dè cein ! que dâo diablo

vao-te que fasso dè sangsuès ! Enfin, tant pis ! pisque l'a de, fédè !

Et lo capitaino àovrè la botse, po qu'on pouèssè lè z'einfatâ dedein.

— Oh ! ne lè vu pas mettrè quie, fâ l'infirmier, lo majo m'a de dè lè posâ derrâi lo dou. Veri-vo !

Lo capitaino est tot èbâyi ; mâ du que lo mâidzo lo volliâvè dinsè, virè lo prussien dâo coté dâo tâi, et l'infirmier lâi eintè la carcasse avoué clliâo pessons d'Arnex, que sont bintout pliantâ dein lo casquin dâo capitaino coumeint dâi lovats dein la pé d'on muton. Lo capitaino dut dzourè quie, quand bin cein lo pequâvè et lo gatollhivè ; mâ l'étâi on hommo, et supportâ cein sein pipâ lo mot.

On pou après, lo bastoubârè, qu'étâi saillâi, revint tot épolailli.

— Qu'âi-vo, se lâi fâ lo capitaino ?

— Oh ! capitaino ! mè su trompâ. Clliâo sangsuès n'étiot pas por vo ; le sont po Crottu, lo caporat, qu'est malado.

— Ah ! vo z'étes onco on rudo lulu ; et por mè, que lo mâidzo vo z'a-te de ?

— Eh bin, m'a bailli cllia petita botolhie, que vo faut ein preindrè on gongon po vo gadrollhi lo fond dè la gâola.

— Eh bin, ma fâi, tant pis ! repond lo capitaino, que n'amâvè pas tant fèrè dè commerce, lè sangsuès lâi sont, que lâi restéyont !

Et restâ, lo veintro sù lâ cutra.

### Le roman du caniche.

V

Après avoir emmené Fido par charité et tout simplement parce que le chagrin de l'animal avait excité sa compassion, il arriva petit à petit à sortir tout exprès pour le promener.

M. de la Cochardière voulait terminer un rapport sur les volcans de Java, qu'il désirait présenter à la Société de Géographie, il avait les pieds dans ses pantoufles, le feu flambait joyeusement, il faisait un temps gris et maussade, il pleuvait, il ventait, un temps à ne pas mettre un chien dehors !

Il fût tombé des haliebardes que ce brave Fido n'eût jamais été de cet avis. Il considérait mélancoliquement par la fenêtre les arbres du parc Monceau qui faisaient face à l'hôtel, allait, venait, gémissait avec retenue. Ainsi rappelé à l'ordre, son maître pestait quelquefois, mais il réfléchissait tout de suite que cet animal avait raison de rester indifférent aux hypothèses qu'il allait émettre sur les éruptions javanaises, et de trouver qu'elles ne valaient pas les gambades d'un chien vivant sur les pelouses, il pensait qu'il y aurait quelque cruauté à le sevrer de la récréation à laquelle il l'avait accoutumé, et, en sa qualité de bonne âme, M. de la Cochardière s'habillait, sifflait Fido et partait, consolé par les effusions de reconnaissance dont son compagnon était prodigue.

Cela continua, et si bien, qu'au bout de trois ans, de par la toute-puissance de l'habitude et sous le couvert d'un attachement de chien comme jamais il n'en avait existé, cet excellent baron était en réalité devenu le serviteur et l'esclave de son caniche.

Il faut croire cependant que cette affection ou cet esclavage ne lui suffisait pas, puisque, comme nous venons de le voir, il s'était décidé à prendre femme. Peut-être la tendresse de Fido l'avait-elle mis en appétit.

Certainement il ne se figurait pas qu'avec deux objectifs aussi dissemblables, deux attachements ne pussent pas se poursuivre sans encombre.

Devenue baronne de la Cochardière, Berthe de la Frugeraye s'était installée dans l'hôtel de son mari, plus spacieux que son appartement. Fido ne quittant guère la chambre de son maître, où la nouvelle épousée n'avait point pénétré pendant la première semaine, celle-ci n'avait point eu l'occasion de remarquer le chien.

Mieux instruit par son instinct, celui-ci avait déjà pressenti la rivale. Le remue-ménage dont sa maison avait été le théâtre l'avait inquiété. Immédiatement après, les habitudes de son maître s'étaient complètement modifiées à son égard. La promenade du matin était, quoique tardive, assez régulière, mais, dans les courses de la journée, il n'avait plus son maître pour compagnon; si le chien sortait, c'était au bout d'une laisse, avec le valet de chambre à l'autre bout. Aussi, un jour que Mme de la Cochardière, ayant à demander un renseignement à son mari, entra pour la première fois dans sa chambre, il devina dans la visiteuse celle qui avait si cruellement bouleversé son existence et, se redressant sur son tapis, il jeta un aboi courroucé qui n'était point dans ses habitudes.

L'apparition était si brusque et si inattendue, que la jeune femme, très nerveuse du reste, se rejeta en arrière :

— Ah! l'horrible chien! s'écria-t-elle.

Fido n'entendait probablement pas les finesses de notre langue, mais l'accent avec lequel cette phrase était prononcée lui traduisit l'injure; il y fut d'autant plus sensible qu'elle était injuste, le caniche ayant été habillé de neuf, c'est-à-dire tondu de frais pour la noce et se montrant en ce moment dans tous ses avantages. Il se recoucha sur sa peau et continua de gronder sourdement.

— Paix! Fido! lui cria son maître; allez à Madame tout de suite et tâchez de vous faire pardonner votre insolence. Faites le beau et plus vite que ça. Très bien, et maintenant, donnez la patte!

La rancune de Fido céda tout de suite à la voix de son maître; il se leva avec une mauvaise grâce qui pouvait, à la rigueur, passer pour de la contrition, mais n'en exécuta pas moins les petites gentillesse sur lesquelles le pauvre baron comptait pour raccommoier le caniche avec la matresse du logis.

Celle-ci y resta visiblement indifférente; elle continuait de considérer le chien aplati sous ses pieds avec une moue significative.

— Mon cher ami, dit elle enfin, je ne me serais jamais imaginé qu'un homme de votre âge et de votre gravité pût se résigner à subir un pareil commensal.

— Fido est un vieil ami, madame; vous deviendrez indulgente en réfléchissant que, pendant longtemps, je n'ai eu que ce chien pour m'aimer.

A cette réponse, au moins imprudente, le front de la baronne s'était plissé :

— Voilà qui est flatteur pour nos semblables, dit-elle; mais enfin, en supposant même que votre paradoxe ait été exact, vous reconnaîtrez, je veux le croire, que rien ne le justifie désormais; ce serait donc, à mon avis, l'occasion de renvoyer ce chien à sa place, qui est, il me le semble, la cour et l'écurie.

Le caniche devait pressentir que le débat le concernait, car, tandis que la jeune femme parlait, il fixait sur son maître des yeux humides en leur donnant une expression de supplication si pénétrante que, malgré les ivresses de la lune de miel, elle toucha le cœur du nouveau marié.

— Ma chère amie, reprit M. de la Cochardière, je suis

tout prêt à faire ce que vous désirez, si vous persistez à le vouloir après m'avoir entendu. L'attachement que Fido me témoigne a quelque chose de si absolu, qu'il a dérouter toutes les explications que je lui ai cherchées dans l'ordre rationnel. Tous nos gens le gâtent, et il ne connaît, il n'a jamais voulu connaître que moi; jamais il n'en a caressé, jamais il n'en a volontairement suivi d'autres. Si je sors, rien ne le décide à quitter ce tapis, où il m'attend. Dans mon isolement, un peu par curiosité, beaucoup par désœuvrement, j'ai souffert, j'ai encouragé ces habitudes; il va y avoir cinq ans qu'elles durent, cet animal n'est plus en état d'y renoncer. L'envoyer maintenant à l'écurie, ce serait le condamner à une mort cruelle; il sera infiniment plus humain de mettre immédiatement fin à ses souffrances en lui logeant une balle dans la tête. Maintenant, son sort est entre vos mains; si vous lui accordez la vie sauve, je puis vous affirmer qu'il ne vous importunera jamais, car il ne sort de cette chambre que pour y revenir tout de suite; si sa présence vous paraît insupportable, comme je ne veux pas que l'existence d'un chien vous coûte même une contrariété, je ferai ce que je viens de vous dire, non sans donner un regret au pauvre Fido, mais sans hésiter un instant.

(A suivre.)

G. DE CHERVILLE.

*Langage des animaux.* — Un Savoyard, bon garçon, que sa générosité avait entraîné à faire des dettes, se trouvait traqué par ses créanciers. Un jour qu'il devait avoir la visite de l'huissier, il se réfugia dans un réduit où vivaient en bonne harmonie un canard, un coq et une chèvre. Il y était à peine installé, que les cris de ces animaux le déconcertèrent. « Décidément, ces bêtes sont au fait de mon état, se dit-il, effrayé, si je reste ici, on ne manquera pas de me découvrir : filons ! » A peine a-t-il fait quelques pas, qu'une heureuse rencontre le met à même de s'acquiescer en lui procurant une position avantageuse. Lorsque, dans la suite, il racontait cet incident, on ne manquait pas de lui demander comment des animaux avaient pu produire sur son esprit une pareille impression. « Parbleu ! répondait-il, le canard ne cessait de dire : *tu dois, tu dois, tu dois*; le coq criait à tue-tête : *quand paieras-tu-u-u ?* et la chèvre avait le front d'ajouter : *jamais-ai-ai-ai-ais !* »

*Procédé pour rafraîchir les tableaux peints à l'huile.*

— Lorsque les tableaux sont ternis, il faut d'abord les laver avec une éponge douce trempée dans de l'eau, afin d'enlever la poussière; puis, dès qu'ils seront secs, on ravivera les couleurs en y passant un blanc d'œuf battu en neige avec un peu de sucre en poudre. On peut se servir, pour étendre cette mixture, de la même éponge que pour l'eau.

**OPÉRA.** — Ce soir, **l'Etoile du Nord**, grand opéra comique en 3 actes. Demain, dimanche, **Carmen**, et très probablement la **Dame Blanche** avec un acte de **Lakmé**, lundi, au bénéfice des Chœurs.

L. MONNET.